

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Discours sur la poésie [Document électronique] / [de M. Houdar de La
Motte,...]

p13

*discours sur la poésie en général, et sur l' ode en
particulier.*

avant que de parler de l' ode,
qui paroît ici mon premier sujet,
j' ai crû devoir dire un mot de la
poésie en général, pour lui réconcilier
ceux qui sont trop prévenus contre elle,
et les convaincre du moins, qu' elle n' est
pas toujours dangereuse. J' exposerai ensuite
mes conjectures sur l' ode, et sur les beautés
qui lui conviennent. J' examinerai cet enthousiasme,
ce beau désordre qu' on exige
sur-tout dans l' ode héroïque, et même le sublime
qui en doit être toujours l' objet ; et enfin
comme une partie de cet ouvrage consiste
en des imitations des anciens poètes lyriques,
j' en prendrai occasion de dire un mot
de leur caractère ; à quoi je n' ajouterai que
quelques réflexions sur les poètes françois
qui ont travaillé dans le même genre. Voilà
tout l' ordre que je me suis proposé dans
ce discours.

p14

Au reste j' y prens la liberté de dire ce que
je pense. Il seroit à souhaiter que chacun en
usât de même. Après quelques contradictions
qui en naîtreient, les sentimens raisonnables
prendroient toujours le dessus ; au lieu
qu' un respect outré pour les opinions
établies, ne sert qu' à en éterniser les erreurs.
La poesie a eu de tout tems ses
censeurs et ses panégyristes. Les uns ont cru

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

qu' elle n' étoit propre qu' à corrompre l' esprit ;
les autres qu' elle avoit pour fin de l' instruire :
mais les uns et les autres, au lieu de
l' examiner en elle-même, se sont fondés sur
l' usage différent que les hommes en ont fait.
Ses panégyristes citent la morale et les
solides instructions qui sont répandues dans
les poètes : ils s' appuient des odes de Pindare,
et même de ces cantiques divins que
les écrivains sacrés nous ont laissés sur la
grandeur et les bienfaits de Dieu.
Ses censeurs se récrient au contraire sur
les fausses idées que les poètes se sont formées
de la vertu, et sur les fables extravagantes
qu' ils ont débitées des dieux.
Tout cela n' est point la poésie ; et cette
manière d' en juger, est une source infinie de
contradictions. Il n' y a qu' à établir précisément
en quoi elle consiste, et régler ensuite
là-dessus, le jugement qu' on en doit faire.

p15

Elle n' étoit d' abord différente du discours
libre et ordinaire, que par un arrangement
mesuré des paroles, qui flata l' oreille
à mesure qu' il se perfectionna. La fiction
survint bientôt avec les figures ; j' entens
les figures hardies, et telles que l' éloquence
n' oseroit les employer. Voilà, je
crois, tout ce qu' il y a d' essentiel à la poésie.
C' est d' abord un préjugé contre elle que
cette singularité ; car le but du discours
n' étant que de se faire entendre, il ne paroît
pas raisonnable de s' imposer une contrainte
qui nuit souvent à ce dessein, et
qui exige beaucoup plus de tems pour y
réduire sa pensée, qu' il n' en faudroit pour
suivre simplement l' ordre naturel de ses
idées.

La fiction est encore un détour qu' on
pourroit croire inutile ; car pourquoi ne pas
dire à la lettre ce qu' on veut dire, au lieu de
ne présenter une chose, que pour servir
d' occasion à en faire penser une autre ?
Pour les figures, ceux qui ne cherchent
que la vérité, ne leur sont pas favorables ;
et ils les regardent comme des pièges que
l' on tend à l' esprit pour le séduire.
C' est sur ces principes que les anciens
philosophes ont condamné la poésie. Cependant
malgré tous ces préjugés, elle n' a

rien de mauvais que l'abus qu'on en peut

p16

faire, ce qui lui est commun avec l'éloquence. On voit seulement que son unique fin est de plaire. Le nombre et la cadence chatouillent l'oreille ; la fiction flatte l'imagination ; et les passions sont excitées par les figures.

Ceux qui se servent de ces avantages pour enseigner la vertu, lui gagnent plus sûrement les cœurs, à la faveur du plaisir ; comme ceux qui s'en servent pour le vice, en augmentent encore la contagion par l'agrément du discours.

Mais ce choix ne tombe point sur la poésie ; il caractérise seulement les différens poètes, et non pas leur art, qui de lui-même est indifférent au bien et au mal.

Il est vrai que comme cet art demande beaucoup d'imagination, et que c'est ce caractère d'esprit qui détermine le plus souvent à s'y appliquer, on ne suppose point aux poètes un jugement sûr, qui ne se rencontre guères avec une imagination dominante.

En effet les beautés les plus fréquentes des poètes consistent en des images vives et détaillées, au lieu que les raisonnemens y sont rares, et presque toujours superficiels. Ils ont laissé le dogmatique aux philosophes ; et ils s'en sont tenus à l'imitation, contents de l'avantage de plaire, tandis que les autres aspiraient à l'honneur d'instruire.

p17

Je sçais que de grands hommes ont supposé à presque tous les genres de poésie, des vûes plus hautes et plus solides : ils ont cru que le but du poème épique étoit de convaincre l'esprit d'une vérité importante ; que la fin de la tragédie étoit de purger les passions, et celle de la comédie de corriger les moeurs. Je crois cependant, avec le respect que nous devons à nos maîtres, que le but de tous ces ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation.

Soit que l'imitation, en multipliant en quelque sorte les événemens et les objets, satisfasse en partie la curiosité humaine ; soit qu'en excitant les passions, elle tire l'homme

de cet ennui qui le saisit toujours, dès
qu' il est trop à lui-même ; soit qu' elle inspire
de l' admiration pour celui qui imite ;
soit qu' elle occupe agréablement par la
comparaison de l' objet même avec l' image ;
soit enfin, comme je le crois, que toutes
ces causes se joignent et agissent d' intelligence ;
l' esprit humain n' y trouve que trop
de charmes, et il s' est fait de tout tems des
plaisirs conformes à ce goût qui naît avec lui.
Les poètes ont senti ce penchant en eux-mêmes,
et l' ont remarqué dans les autres.
Ainsi certains de plaire en s' y abandonnant,
ils ont imité des événemens et des objets,
ce que leur humeur particulière leur en
a fait juger le plus agréable.

p18

Les imaginations tranquilles et touchées
des agrémens de la vie champêtre, ont inventé
la poésie pastorale. Les imaginations
vives et turbulentes qui ont trouvé de la
grandeur dans les exploits militaires et dans
la fortune des états, ont donné naissance
au poème épique.
C' est d' une humeur triste et compatissante
aux malheurs des hommes que nous
est venuë la tragédie ; comme au contraire,
c' est d' une humeur enjouée, maligne,
ou peut-être un peu philosophique, que
sont nées la comédie et la satire. Mais encore
une fois, dans tous ces différens ouvrages,
je pense qu' on n' a eu communément
d' autre dessein que de plaire, et que s' il s' y
trouve quelque instruction, elle n' y est qu' à
titre d' ornement.
On a prétendu prouver qu' Homere s' étoit
proposé d' instruire dans ses deux poèmes :
que l' iliade ne tendoit qu' à établir que la
discorde ruïne les meilleures affaires ; et
que l' odissée faisoit voir combien la présence
d' un prince est nécessaire dans ses
états. Mais ces vérités se sentent peut-être
mieux dans la simple exposition que j' en
fais, que dans l' iliade et l' odissée entières,
où elles me paroissent noyées dans une variété
infinie d' événemens et d' images.
Je suis contraire en cela, à des auteurs
d' un si grand poids, que je n' expose mon

sentiment qu' avec défiance, quoique j' aye Platon pour moi. Il bannissoit Homere et tous les poètes de sa république. Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu' à Hésiode, d' avoir parlé indignement des dieux ; et il les croyoit éternellement punis dans le tartare. Si les apologistes du poème épique avoient raison, Homere eût dû tenir le premier rang dans les vûës de Platon ; mais ce philosophe ne trouva dans la poësie qu' un plaisir souvent dangereux ; et il crut que la morale y étoit tellement subordonnée à l' agrément, qu' on n' en pouvoit attendre aucune utilité pour les moeurs.

Pour moi j' avoüe que je ne regarde pas les poèmes d' Homere comme des ouvrages de morale, mais seulement comme des ouvrages où l' auteur s' est proposé particulièrement de plaire ; excellens dans leur genre, par rapport aux circonstances où ils ont été faits ; comme la source de la fable et de toutes les idées poétiques ; en un mot, comme des chef-d' oeuvres d' imagination, remplis de saillies heureuses et d' une éloquence vive, où les grecs et les latins ont puisé, et que les modernes se font encore honneur d' imiter.

Voilà ce que je pense aussi à proportion de la plûpart des ouvrages de poësie qui nous sont restés. Les auteurs y ont voulu

plaire, et ils ont atteint leur but. Ce n' est pas que dans ces sortes d' ouvrages on ne pût mettre le vice et la vertu dans tout leur jour, et inspirer ainsi pour l' un et pour l' autre l' amour ou la haine qu' ils méritent : mais les poètes ont eu rarement cette attention. Au lieu de songer à réformer les fausses idées des hommes, ils y ont la plûpart accommodé leurs fictions ; et sur ce principe ils ont donné souvent de grands vices pour des vertus, contens de décrier les penchans les plus honteux et les passions les plus grossières.

Mais enfin, quelque usage qu' on ait fait communément de la poësie, elle n' en est pas moins indifférente en elle-même, et il

dépendra toujours d' un auteur vertueux de la rendre utile. Ainsi Ménandre réduisit à une peinture innocente des moeurs, la comédie où régnoit auparavant la médisance.

Ainsi Virgile, le sage imitateur d' Homere, soutint mieux que lui la majesté des dieux, et imagina un héros, je ne dis pas plus agréable, mais plus digne d' imitation qu' Achille.

Ainsi Pindare dans ce qui nous est resté de lui, fit servir à une saine morale, l' ode qui jusques-là avoit servi souvent à la volupté et à la débauche.

Quelques personnes se scandalisent de cette indifférence où je laisse la poésie. Ils la déterminent uniquement à instruire ; et

p21

si on refuse de la confondre comme eux avec la philosophie, leur zèle ira bientôt jusqu' à en faire la théologie la plus sublime. Voici leurs raisons. Les premiers vers ont été employés à la louange des dieux. Les poètes ont été les premiers philosophes. Je reçois volontiers ces faits, sans en admettre les conséquences. On pouvoit louer les dieux en prose, et se servir du langage ordinaire pour enseigner la vérité. Ces matières ne sont donc point essentielles à la poésie, qui n' est par elle-même qu' un moyen de les rendre agréables. Les premiers théologiens comme les premiers philosophes, ont eu raison de s' en servir pour intéresser les hommes par l' agrément, à ce qu' ils vouloient leur apprendre. Il est toujours certain qu' entant que poètes, ils ne se sont proposé que de plaire ; les autres vûës qu' ils avoient, leur méritoient d' autres noms. On insiste, et l' on dit encore d' après les anciens, que la poésie est un art, et que tout art a nécessairement une fin utile. Ce qu' il y a de clair dans cette proposition, c' est que tous les arts ont une fin : l' utile qu' on ajoute ne sert qu' à rendre la proposition équivoque ; à moins que sous ce nom vague d' utile, on ne veuille aussi comprendre le plaisir, qui est en effet un des plus grands besoins de l' homme. Qui peut nier, par exemple, que la musique

p22

ne soit un art ; et qui cependant, s' il ne veut subtiliser, pourroit y trouver d' autre utilité que le plaisir ? La peinture a aussi ses règles, quoiqu' elle ne tende qu' à flater les sens par l' imitation de la nature. Les actions vertueuses qu' elle représente quelquefois, ne lui sont pas plus propres que les licentieuses, qu' elle met aussi souvent sous les yeux. Le Carache n' est pas moins peintre dans ses tableaux ciniques, que dans ses tableaux chrétiens ; et de même, pour revenir à la poésie, La Fontaine n' est pas moins poète dans ses contes que dans ses fables ; quoique les uns soient dangereux et que les autres soient utiles.

On dira peut-être que je ne pense pas assez noblement de mon art. Le mérite n' est pas à penser noblement des choses ; mais à les voir comme elles sont, sans se les affoiblir, ni se les exagérer. Je ne cherche à faire honneur à mon art, qu' en l' employant à mettre en jour la vérité et la vertu. C' est ce que je me suis proposé dans ces odes : sur-tout, dans celles où l' imitation ne m' a pas fait violence.

Ceux qui ont pris parti pour l' ode, et qui lui donnent le premier rang dans la poésie, s' imaginent qu' elle ne doit chanter que les louanges des dieux et des héros ; et ils

p23

tirent de ces sujets mêmes à quoi ils la bornent, une preuve de sa dignité.

Mais il faut convenir que cette idée n' a point de fondement solide : elle vient sans doute comme mille autres erreurs sur les ouvrages d' esprit, de ce qu' on a pris pour l' essence de l' ode, la matière de celles qui ont eu d' abord le plus de succès.

Le public qui outre tout, et qui n' entre jamais dans aucun détail, croit d' ordinaire que l' ouvrage qui lui plaît le plus dans un genre, est la perfection de ce genre-là, et il ne veut plus rien approuver dans la suite, que sur le modèle de ce qui a saisi une fois son admiration.

Ainsi s' établirent les règles du poème épique, d' après Homere ; celles de la tragédie, d' après Sophocle ; celles de l' eglogue, d' après Théocrite ; et celles de l' ode,

d' après Pindare : règles utiles et judicieuses,
pourvû qu' on n' exigeât pas pour
elles un respect aveugle ; et que sans se révolter
contre les exceptions qu' on y peut
faire, on fût toujours prêt d' admettre ce
qu' on y peut encore ajouter.
Pindare ne pouvoit choisir d' occasion
plus éclatante pour ses vers, ni plus utile
pour lui, que les jeux olympiques. Il y
pouvoit recevoir en un seul lieu les suffrages
de toute la Grèce ; et les vainqueurs
excités à la libéralité par leur propre gloire,

p24

payoient les louanges avec profusion.
Ainsi Pindare qui étoit né intéressé (c' est
un défaut qu' on lui reproche, et dont il se
vante lui-même) s' appliqua à célébrer ces
vainqueurs. Mais comme leur mérite trop
borné et trop uniforme, ne fournissoit pas
de lui-même assez d' étendue au discours,
il se jetta souvent à l' écart sur la louange des
héros, dont prétendoient descendre les
siens, et sur celle des dieux qui protégeoient,
ou qui avoient fondé la ville d' où ils étoient.
Voilà la matière des odes qui nous sont
restées de Pindare : mais si nous n' avons perdu
ses odes amoureuses et bachiques, où
peut-être étoit-il plus passionné que Sapho,
et plus gracieux qu' Anacréon, on croiroit
aujourd' hui l' amour et la bonne chere, des
matières essentielles à l' ode, avec autant
de raison que la louange des dieux et des
héros.
Horace qui se fit un caractère original
d' une imitation composée de Pindare et
d' Anacréon, ne borna sa lyre à aucun sujet ;
et il fit voir par une variété toujours
élégante, que rien n' est indigne de la noblesse
de l' ode. Il descendoit souvent des
sujets les plus sublimes aux moins sérieux ;
et il se sçavoit sans doute aussi bon gré de
la grace qu' il donnoit aux uns, que de la
force qu' il donnoit aux autres.
J' aurai occasion dans la suite de parler

p25

plus au long de Pindare et d' Horace. Il me suffit à présent de remarquer qu' Horace n' a pas cru qu' il y eût de sujets particuliers à l' ode. Les siennes roulent indifféremment sur les louanges des dieux et des héros, sur la galanterie, la table, la morale, et même la satire. Voilà l' ode en possession de tout ; et l' on juge aisément de-là, que ce ne sont point les sujets qu' elle traite, qui forment son caractère particulier. Ce n' est pas que le choix des sujets soit indifférent. Ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres ; ils rendent les ouvrages plus ou moins estimables, quoiqu' ils n' en changent pas la nature. Ce que l' ode a d' essentiel, est précisément sa forme ; j' entens ce nombre et cette cadence, différente selon les langues, mais qui dans quelque langue que ce soit, lui est toujours particulière. Cette mesure chez les grecs n' étoit pas uniforme ; elle varioit selon les chants sur lesquels on composoit : car toutes les odes se chantoient alors. Le terme d' ode ne signifie même que chanson. Il y avoit aussi chez les latins plusieurs mesures ; mais il n' est pas certain que toutes les odes s' y chantassent. Parmi nous, elles ne se chantent point ; et leur harmonie consiste seulement dans l' égalité des stances, dans le nombre et l' arrangement

p26

des rimes, et dans certains repos mesurés qu' on doit ménager exactement dans chaque strophe. Il s' ensuit de cette harmonie que l' ode n' est pas faite pour être lûë seulement ; et qu' on n' en peut sentir toute la grace, qu' en la récitant avec une attention exacte à sa cadence et à ses repos. Cependant cette mesure ne remplit pas tout le caractère de l' ode. Il y faut ajouter la hardiesse du langage, qui ne lui est commune qu' avec le poëme épique, lorsqu' il ne fait pas parler ses personnages. Le poëte y est poëte de profession, au lieu que dans les autres ouvrages, il emprunte, pour ainsi dire, un esprit et des sentimens étrangers ; et il doit se contenter alors de toute l' élégance du langage ordinaire, sans y laisser

sentir d' étude ni d' affectation.
Les poètes tragiques même qui s' abandonnent
quelquefois à l' enflure, doivent
toujours être en garde contre l' excès de l' expression.
Comme ils ne font point parler des
poètes, mais des hommes ordinaires,
ils ne doivent qu' exprimer les sentimens qui
conviennent à leurs acteurs ; et prendre
pour cela les tours et les termes que la passion
offre le plus naturellement. Racine n' a
presque jamais passé ces bornes, que dans
quelques descriptions où il a affecté d' être
poète : comme dans celle de la mort d' Hippolite,

p27

où l' on croit plutôt entendre l' auteur
que le personnage qu' il fait parler. Corneille
sort aussi quelquefois de cette vraisemblance,
sur-tout dans ce qu' il a imité
de Lucain. On voit bien à plus forte raison,
que le poète comique et le pastoral doivent
se réduire à une naïveté élégante, et mettre
tout leur mérite dans l' exactitude de
l' imitation.

Mais les poètes lyriques, j' entens les auteurs
d' odes, peuvent et doivent même
étaler toutes les richesses de la poésie. Ils
peuvent, sans nuire néanmoins à la clarté,
parler autrement que le commun des hommes ;
et pourvû que le sens soit fort, et que
les images soient vives, à proportion de la
hardiesse du langage, ils auront d' autant
plus atteint la perfection de leur art, qu' ils
auront plus heureusement hasardé.

Ce vers de Racine,
le flot qui l' apporta, recule épouvanté :
est excessif dans la bouche de Théràmene.
On est choqué de voir un homme accablé
de douleur, si recherché dans ses termes,
et si attentif à sa description. Mais ce même
vers seroit beau dans une ode, parce-que
c' est le poète qui y parle, qu' il y fait
profession de peindre, qu' on ne lui suppose
point de passion violente qui partage son
attention, et qu' on sent bien enfin, quand

p28

il se sert d' une expression outrée, qu' il le fait à dessein, pour suppléer par l' exagération de l' image, à l' absence de la chose même.

C' est ici le lieu d' examiner quel est et quel doit être cet enthousiasme dont on fait tant d' honneur aux poètes, et qui doit faire en effet une des plus grandes beautés de l' ode.

On sçait qu' enthousiasme ne signifie autre chose qu' inspiration ; et c' est un terme qu' on applique aux poètes, par comparaison de leur imagination échauffée avec la fureur des prêtres, lorsque leur dieu les agitoit, et qu' ils prononçoient les oracles.

Voilà donc précisément l' idée de l' enthousiasme : c' est une chaleur d' imagination qu' on excite en soi, et à laquelle on s' abandonne ; source de beautés et de défauts, selon qu' elle est aveugle ou éclairée.

Mais c' est le plus souvent un beau nom qu' on donne à ce qui est le moins raisonnable.

On a passé sous ce nom-là beaucoup d' obscurités et de contretens. On faisoit grace aux choses en faveur des expressions et des manières ; mais ce n' est pas toujours par cette fougue, que les auteurs sont le plus dignes d' imitation. Enthousiasme tant qu' on voudra, il faut qu' il soit toujours guidé

p29

par la raison, et que le poète le plus échauffé se rappelle souvent à soi, pour juger sainement de ce que son imagination lui offre.

Un enthousiasme trop dominant ressemble à ces yvresses qui mettent un homme hors de lui, qui l' égarent en mille images bizarres et sans suite, dont il ne se souvient point quand la raison a repris le dessus. Au contraire, un enthousiasme réglé est comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu' assez d' esprits au cerveau pour rendre l' imagination féconde, et qui laissent toujours le jugement en état de faire, de ses saillies, un choix judicieux et agréable.

La plupart de ceux qui parlent de l' enthousiasme, en parlent comme s' ils étoient eux-mêmes dans le trouble qu' ils veulent définir. Ce ne sont que grands mots, de fureur divine, de transports de l' ame, de mouvemens, de lumières, qui mis bout à

bout dans des phrases pompeuses, ne produisent
pourtant aucune idée distincte. Si
on les en croit, l' essence de l' enthousiasme
est de ne pouvoir être compris que par les
esprits du premier ordre, à la tête desquels
ils se supposent, et dont ils excluent tous
ceux qui osent ne les pas entendre. Voilà
pourtant tout le mystère, une imagination
échauffée. Si elle l' est avec excès, on extravague ;
si elle l' est modérément, le jugement

p30

y puise les plus grandes beautés de la
poésie et de l' éloquence.
C' est de cet enthousiasme que doit
naître ce beau désordre dont M Despréaux
a fait une des règles de l' ode. J' entens par
ce beau désordre, une suite de pensées liées
entr' elles par un rapport commun à la même
matière, mais affranchies des liaisons
grammaticales, et de ces transitions scrupuleuses
qui énervent la poésie lyrique, et
lui font perdre même toute sa grace. Dans
ce sens, il faut convenir que le désordre est
un effet de l' art : mais aussi il faut prendre
garde de donner trop d' étendue à ce terme.
On autoriserait par-là tous les écarts imaginables.
Un poète n' auroit plus qu' à exprimer
avec force toutes les pensées qui lui
viendroient successivement et au hasard : il
se tiendrait dispensé d' en examiner le rapport,
et de se faire un plan dont toutes les
parties se prêtassent mutuellement des beautés.
Il n' y auroit ni commencement, ni milieu,
ni fin dans son ouvrage ; et cependant
l' auteur le croiroit d' autant plus sublime,
qu' il seroit moins raisonnable.
Mais que produiroit une pareille composition
dans l' esprit du lecteur ? Elle n' y laisseroit
qu' un étourdissement causé par la magnificence
et l' harmonie des paroles, sans
y faire naître que des idées confuses, qui

p31

se chasseroient l' une l' autre, au lieu de concourir
ensemble à fixer et à éclairer l' esprit.
Pour moi je crois indépendamment des

exemples, qu' il faut de la méthode dans toutes sortes d' ouvrages ; et l' art doit régler le désordre même de l' ode, de manière que les pensées ne tendent toutes qu' à une même fin ; et que malgré la variété et la hardiesse des figures qui donnent l' ame et le mouvement, les choses se tiennent toujours par un sens voisin dont l' esprit puisse saisir le rapport sans trop d' étude et de contention. Nous avons d' un des maîtres de l' art une ode pindarique, où il n' a pas mis un autre désordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. L' auteur n' y sort pas un moment de sa matière, et il n' a pas jugé à propos d' imiter Pindare jusques dans ces digressions, où il étoit forcé par la sécheresse de ses sujets.

Qu' il me soit permis de le dire ; les grands esprits qui sont tellement frappés de l' obligation qu' on a aux anciens, qu' ils imputent à ingratitude d' y trouver quelques défauts, tombent ordinairement dans une espèce de contradiction. Ils trouvent d' un côté des raisons ingénieuses pour justifier les anciens de ce qu' on leur reproche, tandis que de l' autre ils se gardent bien d' imiter ce qu' ils loüent. La reconnaissance et l' admiration

p32

leur imposent, quand il s' agit des anciens ; le bon goût et l' exacte raison les éclairent, quand il ne s' agit plus que d' eux-mêmes. Cet enthousiasme qu' on exige dans l' ode, doit briller dès le début même. Elle est opposée en cela à l' usage du poëme épique, où l' on exige un commencement simple et modeste.

Horace raille le début d' un poëme de son tems, qui commençoit par ces mots : *je chanterai la fortune de Priam, et toute la fameuse guerre de Troye.* Monsieur Despréaux condamne aussi ce commencement de l' Alaric : *je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.* et ces deux grands critiques après avoir donné un exemple du ridicule, proposent pour modèle de la perfection, l' un, le début de l' odissée : *muse, raconte-moi les aventures de cet homme, qui après la prise de Troye, vit tant de pays et tant de moeurs différentes ;* l' autre, ce commencement de l' Enéide : *je chante cet homme qui contraint*

de fuir les rivages de Troye, aborda enfin en Italie.

mais supposons un moment que ces quatre propositions soient des commencemens d' ode. Il faudra changer la critique ; et en condamnant celles d' Homere et de Virgile,

p33

comme trop simples, proposer les deux autres, comme le modèle de la pompe qui convient à l' ode. Pourquoi ce caprice apparent ? Tâchons de découvrir les raisons, s' il y en a, d' une opposition si marquée.

On dit contre les commencemens de poëme trop enflés, qu' un exorde doit être simple, et que cette règle est générale : mais si elle étoit aussi générale qu' on le prétend, le début des plus belles odes seroit vicieux, on y promet toujours des miracles. Dira-t-on que ces sortes d' ouvrages n' ont point d' exorde ? Ils en ont la plûpart, si l' on appelle exorde le commencement d' un ouvrage, lorsqu' on peut l' en séparer, sans en tronquer le véritable sujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la simplicité de l' exorde, ne regarde pas toutes sortes de poésies.

D' un autre côté, pour justifier la pompe ordinaire dans le début de l' ode, on se sert de la comparaison d' un palais, dont le portique doit être riche et superbe. C' est Pindare lui-même qui commence la sixième de ses odes olympiques par cette éclatante comparaison. Mais ne prendroit-on pas droit de-là d' être moins simple dans le commencement du poëme ? Et ne peut-on pas lui appliquer la comparaison du palais, du moins aussi justement qu' à l' ode ? On dira peut-être que le poëte lyrique

p34

se donne la plûpart du tems pour inspiré ; et qu' ainsi la timide précaution de ne point trop promettre, ne conviendrait pas à sa supposition. Mais cette raison tombe encore ; car le poëte épique ne donne pas non plus son ouvrage comme un travail humain,

mais comme la révélation de quelque muse.
Pour moi, je n' imagine qu' une raison
de la différence dont il s' agit ; c' est que le
poème étant un ouvrage de longue haleine,
il est dangereux de commencer d' un ton
difficile à soutenir ; au lieu que l' ode étant
resserrée dans d' étroites bornes, on ne court
aucun risque à échauffer d' abord le lecteur,
qui n' aura pas le tems de se refroidir par
la longueur de l' ouvrage. Ainsi un homme
qui auroit à faire une longue course, devoit
se ménager d' abord, pour ne pas épuiser
trop tôt ses forces ; et au contraire celui
qui n' auroit à fournir qu' une petite carrière,
pourroit par un premier effort augmenter sa
légèreté naturelle, et en achever
plus rapidement sa course.
On voit assez par tous ces usages, que
l' ode tend particulièrement au sublime.
Ainsi les poètes lyriques ne sçauroient s' appliquer
avec trop de soin à le connoître et
à le chercher.
Mais je ne sçais si la nature du sublime

p35

est encore bien éclaircie. Il me semble que
jusqu' à présent on en a plutôt donné des
exemples que des définitions. Il est néanmoins
important d' en fixer l' idée ; car les
exemples ne sont que des moyens de comparaison,
sujets à mille erreurs ; au lieu
que les définitions font juger des choses par
un principe invariable, sans avoir recours
à des analogies toujours très-imparfaites.
J' oserai donc exposer là-dessus ma conjecture,
qui ne peut être qu' utile, quand
elle ne feroit qu' exciter quelqu' un à en trouver
le faux, et à lui opposer la vérité. Je
crois que le sublime n' est autre chose que
le vrai et le nouveau réunis dans une grande
idée, exprimés avec élégance et précision.
J' entens par le vrai, une vérité positive,
comme dans ces paroles de Moïse :
*Dieu dit que la lumière se fasse, et la lumière
se fit* ; ou seulement une vérité de convenance
et d' imitation, comme dans ce sentiment
d' Ajax :
grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous.
Où sur le caractère de ce guerrier une fois
connu, on voit qu' il a dû penser ce qu' Homère
lui fait dire. J' entens par le nouveau,

la nouveauté des choses en elles-mêmes,
ou du moins celle de la manière de les ordonner
et de les dire.
J'entens enfin par grande idée, les pensées

p36

qui étonnent l'esprit, ou qui flatent
l'orgueil humain.
J'ajoute l'élégance et la brièveté, sans
lesquelles tout cet assemblage manqueroit
encore son effet : mais en les y joignant,
où rassemblera-t-on ces trois qualités que
je viens de dire, qu'on n'y sente aussi-tôt
le sublime ? Et au contraire, où le sentira-t-on,
si quelqu'une de ces qualités manque ?
Tout le monde convient aujourd'hui
que sans le vrai, il ne peut y avoir de solide
beauté, ni par conséquent de sublime.
On peut bien séduire quelquefois sans
lui ; mais l'illusion se dissipe bientôt, et
l'on traite de puérilité, ce que l'on avoit
d'abord trouvé grand. Les pointes et les
jeux de mots qui avoient été inventés pour
suppléer au défaut du vrai, ont cessé de
plaire, dès qu'il a reparu. Il a réuni tous
les goûts, ceux même qui ne le connoissent
pas, le demandent, et n'applaudissent
qu'à ce qu'ils prennent pour lui.
La nouveauté n'est pas moins nécessaire
au sublime ; car il est de son essence de faire
une impression vive sur les esprits, et de
les frapper d'admiration. Le moyen sans
nouveauté de produire ces grands effets ?
Ce qui est familier à l'esprit, n'y sauroit
plus faire qu'une impression languissante.
Il est vrai qu'en remontant au tems et aux

p37

circonstances, où une chose sublime a été
dite, on reconnoît bien qu'elle a dû étonner
alors ; et on l'admire soi-même, en la
regardant dans son origine : mais l'imitateur
qui la répète, ne peut plus que surprendre
l'estime de ceux qui l'ignorent,
et qui prennent sa mémoire pour du génie.
La plupart des écrivains devroient rechercher
un peu plus la nouveauté, au péril

de donner moins d' ouvrages. Ils pensent que pour copier ce qu' ont dit de grands hommes, ils sont eux-mêmes de grands hommes. Mais le public ne s' y trompe pas comme eux ; et il sçait mépriser des auteurs qui ne lui disent que ce qu' il a cent fois admiré.

Qu' on ne dise pas qu' il n' y a plus de pensées nouvelles, et que depuis que l' on pense, l' esprit humain a imaginé tout ce qui se peut dire. Je trouverois aussi raisonnable de croire que la nature s' est épuisée sur la différence des visages, et qu' il ne peut plus naître d' homme à l' avenir qui ne ressemble précisément à quelqu' autre qui ait été. L' expérience ne prouve que trop qu' avec cette ressemblance générale que les hommes conserveront toujours entr' eux, ils ne laisseront pas d' avoir des différences considérables. Je crois de même que nos pensées, quoiqu' elles roulent toutes sur des idées qui nous sont communes, peuvent

p38

cependant par leurs circonstances, leur tour et leur application particulière, avoir à l' infini quelque chose d' original. Les grandes idées sont encore essentielles au sublime ; car ce n' est pas assez qu' il plaise, il doit élever l' esprit, et c' est précisément cet effet qui le caractérise. Il faut donc de grands objets et des sentimens extraordinaires.

La description d' un hameau peut bien plaire par la naïveté et la grace ; mais Neptune calmant d' un mot les flots irrités, Jupiter faisant trembler les dieux d' un clin d' oeil ; ce n' est qu' à de pareilles images qu' il appartient d' étonner et d' élever l' imagination. Pour les sentimens, on peut bien être touché des plus foibles et de ceux qui nous sont les plus familiers : mais nous n' admirons que ceux qui sont au-dessus des foiblesses communes, et qui par une certaine grandeur d' ame qu' ils nous communiquent, augmentent en nous l' idée de notre propre excellence.

Au reste, comme je l' ai dit, c' est à l' élégance et à la précision à mettre le sublime dans tout son jour. C' est même quelquefois la briéveté qui fait la plus grande force des traits qui passent pour merveilleux ;

et il ne faut au contraire qu' un mot superflu
pour énerver la pensée la plus vive, et
la dégrader du sublime.
Les poètes lyriques doivent se faire une

p39

loi de cette précision. Le style diffus peut convenir aux orateurs : il leur est permis d' étendre leurs raisons, et de les offrir sous diverses faces, pour suppléer par cette abondance, à ce qui peut échapper aux auditeurs.

On le doit passer quelquefois par la même raison aux poètes de théâtre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens et des passions agréables. Mais il n' en est pas de même des odes. Le poète y doit compter sur toute l' attention du lecteur ; et tâcher toujours d' exercer son esprit par un grand sens, que la superfluité des mots ne fasse pas languir.

Que vous ayez réveillé quelque idée, ou quelque image ; si ce que vous ajoutez, ne produit pas un nouvel effet, l' esprit du lecteur tombe aussi-tôt dans l' inaction, et son oreille même n' est plus flatée de ce qu' il sent d' oisif dans votre ouvrage.

Les epithètes dans les poètes médiocres contribuent beaucoup à cette lâcheté de style ; comme elles sont aux bons auteurs un moyen de force et de précision. En effet, rien n' abrège tant le discours, et ne multiplie tant le sens, qu' une epithète bien choisie : elle tient lieu presque toujours d' une phrase entière : elle fait une impression vive et inattenduë ; et outre l' agrément de la briéveté, quelques lecteurs sentent encore, ce qui fait une partie de leur plaisir, la

p40

peine et le mérite qu' il y a de s' exprimer aussi heureusement, malgré toute la contrainte des vers.

Je sçais bien qu' en outrant cette briéveté, on devient nécessairement obscur, et qu' un poète tombe d' autant plus aisément dans ce défaut, que ce qu' il a dit, réveillant en lui l' idée de ce qu' il a voulu dire, il supplée toujours au défaut de son expression, sans s' appercevoir qu' elle ne suffit pas par elle-même, à exprimer toute sa pensée. Le meilleur remède à cela est de consulter des oreilles sçavantes, sans trop s' inquiéter pour satisfaire ceux à qui la langue et les idées poétiques ne sont pas assez familières ; car enfin un poète ne prétend parler qu' aux gens d' esprit ; et à moins que d' en

dire trop pour eux, il n' en dira jamais assez pour les autres.

Voilà les réflexions que j' ai faites sur ce qui peut convenir à l' ode ; sur-tout à l' ode héroïque. J' ai travaillé d' après ces idées le plus exactement que j' ai pû ; et je soumets également à la décision des sçavans, et les réflexions et l' ouvrage.

Je dois présentement parler des auteurs que j' ai eu la hardiesse d' imiter, pour donner une foible idée des odes grecques et latines. J' ai choisi les poètes les plus célèbres

p41

dans ce genre, Anacréon, Pindare et Horace. Ils avoient tous trois un génie fort différent ; et je vais tâcher d' en faire connoître la diversité, en rendant raison des moyens que j' ai pris pour imiter leurs ouvrages.

Du caractère dont Anacréon se peint dans ses odes, on ne devoit pas attendre de lui d' autres ouvrages que ceux qu' il nous a laissés. Il aimoit passionnément le plaisir ; et comme il n' imaginoit rien pour l' homme au delà de la vie présente, il en mettoit le bon usage à en consacrer tous les instans à la volupté. La paresse est une suite naturelle de ce principe ; ainsi Anacréon qui vivoit conséquemment, ne se fatiguoit pas à méditer ni à arranger de longs ouvrages ; il se contentoit de mettre en oeuvre quelques idées qui s' offroient d' elles-mêmes, et qui s' arrangeoient peut-être encore par sentiment plus que par réflexion. Partagé qu' il étoit entre l' amour et la bonne chere, il n' a presque écrit que pour nous le dire. Le plaisir étoit son occupation : la lyre n' étoit que son délassement.

Un auteur de ce caractère ne fournit pas d' ordinaire de gros volumes, mais souvent aussi ce qu' il donne en a l' air moins inégal et plus naturel. Telles sont les odes d' Anacréon ; courtes, sa paresse n' en eût pas souffert d' autres ; naïves, il n' écrivoit que ce

p42

qu' il sentoit ; toujours remplies de tour et d' élégance, il attendoit les momens heureux de son imagination, et ne faisoit proprement qu' obéir à son génie.

La plûpart de ses odes sont de petites chansons qui paroissent dictées par l' amour et par Bacchus. On les a assez heureusement imitées de nos jours, et peut-être sans dessein ; car comme chaque passion a son génie, ses tours et ses expressions, l' amour et la bonne chere peuvent encore inspirer aujourd' hui ce qu' Anacréon pensa de son tems : et je crois qu' en effet nous avons beaucoup de chansons de son goût, dont les auteurs n' ont jamais lû leur prétendu modèle.

Pour moi, j' ai tâché véritablement de lui ressembler dans les odes que j' appelle anacréontiques ; j' ai voulu y donner une idée de son esprit, de ses moeurs et même de son style. Je me serois peut-être contenté pour cela de traduire quelques-unes de ses odes, si elles n' étoient déjà toutes traduites par des auteurs que je respecte, et que je ne me serois pas flaté d' égaler. J' ai mieux aimé, pour faire au moins quelque chose de nouveau, imaginer quelques fictions du genre de celles d' Anacréon, les traiter à sa manière, et chercher selon mes forces, cette douceur et cette facilité de style, qui sont un de ses plus grands charmes.

p43

Chacune de mes odes a un rapport particulier à quelqu' une de celles d' Anacréon.

Par exemple, il souhaite dans une des siennes de devenir tout ce qui sert à sa maitresse :

j' en fais une, où je souhaite d' être tout ce qui plaît à une maitresse que j' imagine exprès pour cela ; car sans maitresse, le moyen d' imiter Anacréon ?

Il décrit plusieurs songes agréables, malheureusement interrompus : pour l' imiter,

je substitue à la narration la chose même, et je me suppose dans l' illusion d' un songe

qu' on détruit en me réveillant. Il dit dans sa première ode que sa lyre ne veut chanter

que les amours, et il raconte que, quoiqu' il l' eût remontée de cordes nouvelles pour chanter les actions des héros, elle ne rendoit cependant que d' amoureux accords.

J' exécute ce qu' Anacréon raconte,
et en voulant célébrer la gloire de Mars,
je me laisse insensiblement entraîner à une
digression sur ses amours avec Vénus, d' où
je ne puis revenir au sujet que je m' étois
proposé.

C' est ainsi que je tâche de ressembler à
Anacréon : j' ai imité même jusqu' à sa morale
et à ses passions que je désavoüe. J' avertis
que dans ces odes anacréontiques,
je parle toujours pour un autre, et que je
ne fais qu' y joüer le personnage d' un auteur,
dont j' envierois beaucoup plus le

p44

tour et les expressions que les sentimens.

J' ai voulu donner aussi une idée de Pindare
dans les odes que j' ai imitées de lui.

C' est un caractère tout différent de celui
d' Anacréon, des sentimens religieux, l' éloge
constant de la vertu, une aigre censure
des vices, de l' élévation dans les pensées,
de l' énergie et souvent même de l' excès
dans l' expression. Voilà les traits principaux
de Pindare ; voilà ce qui lui a acquis
la primauté entre les poètes lyriques. Les
sçavans, de siècle en siècle, lui ont confirmé
cét honneur ; et l' on ne peut sans témérité
résister à tant de suffrages ajoutés à l' admiration
de ses contemporains.

Il est vrai qu' aujourd' hui peu de gens sont
capables de l' étudier dans sa langue ; que
ceux même qui le lisent dans la traduction
latine, avoüent la plûpart ingénument,
qu' ils ne le trouvent pas encore trop intelligible,
et que nos plus habiles écrivains
auroient peine à en faire une traduction
françoise, exacte et en même tems agréable.

Mais cette difficulté n' est pas tout-à-fait
la faute de Pindare. L' obscurité de ses pensées
s' est accrüe à mesure que les circonstances
qui y avoient rapport, se sont effacées,
ou que sa langue est devenuë moins
familière. Ces longues digressions qu' on lui
a tant reprochées, étoient, comme je l' ai

p45

déjà fait voir, l' inconvénient inévitable de ses sujets ; et d' ailleurs les fables qu' il y racontoit des dieux, intéressoient alors les peuples autant qu' elles nous sont aujourd' hui indifférentes.

Ces figures quelquefois si excessives, ces manières de parler aussi obscures qu' emphatiques, étoient du goût de son siècle.

Les grecs les affectoient sur-tout dans leurs dithyrambes : ce qui fit naître ce proverbe : *cela s' entend moins qu' un dithyrambe* . On prétend même qu' Aristophane a voulu railler ces poètes, et particulièrement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées : *ce sont elles qui nourrissent les philosophes, les médecins, les devins, les amans et les poètes lyriques* . Mais enfin, autant qu' on le peut, il faut distinguer dans les auteurs les défauts de leur tems d' avec leurs défauts particuliers.

Pour donner une idée de Pindare avec moins de risque d' ennuyer, j' ai substitué des héros de nos jours aux vainqueurs des jeux olympiques, et la flûte que nous connoissons, à celle que décrit Pindare, et qui n' est plus en usage.

J' ai développé quelquefois ses pensées, et j' y ai ajouté quelques transitions, pour ne pas trop heurter notre goût. à cela près, j' ai conservé autant que j' ai pû ses idées, son

p46

ordre, son esprit de narration, la hardiesse de son style, et quelquefois son excès, sur-tout dans l' ode où je le fais parler lui-même, et dont je ne dis rien ici pour ne pas répéter l' argument qui la précède.

Horace est le premier, comme il le dit lui-même, qui ait fait entendre aux latins la lyre des grecs ; il pouvoit dire encore qu' il l' avoit perfectionnée ; personne ne lui eût contesté cette gloire.

Il avoit sur l' avenir les mêmes principes qu' Anacréon, qu' il a peut-être un peu trop rebattus dans ses odes : mais il avoit en même tems un naturel heureux, soutenu de la meilleure éducation ; et à la réserve de certains penchans qui à la honte de son pays et de son siècle n' y étoient pas aussi odieux qu' ils auroient dû l' être, on peut regarder Horace comme un des plus honnêtes hommes

de l' antiquité. Il avoit l' esprit étendu, varié, délicat et fleuri. Né également pour la satire et pour la louange, ses railleries pénétroient d' autant plus qu' elles étoient moins grossières ; et ses louanges dégagées de cet air de flaterie qui rebute, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s' adressoient pas.

Exact et riche dans ses descriptions, il y mêle toujours de ces traits naïfs qui mettent presque les objets sous les yeux. Enjoüé dans sa morale, il instruit d' ordinaire sans

p47

paroître y penser ; et hors quelques occasions où il s' emporte contre les vices des romains avec la véhémence d' un censeur, ses préceptes sont toujours accompagnés d' un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a presque traité tous les sujets, toujours d' une manière nouvelle, avec des figures et des expressions également heureuses et hardies.

J' ai osé traduire quelques-unes de ses odes, où je serai demeuré sans doute fort au-dessous de mon original : mais comme il n' y en a point encore de traduction publique en vers françois, qu' il n' en a couru de tems en tems dans le monde que de simples imitations, et même la plûpart en vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J' ai donc traduit cinq de ses odes en strophes régulières, où j' ai tâché de rendre toutes ses idées, presque toujours dans le même nombre de vers, qu' elles sont rendues dans l' original. J' ai étendu quelquefois ses fables, et fait entrer, pour ainsi dire, le commentaire dans le texte ; parce que ce qui s' entendoit à demi mot du tems d' Horace, n' est pas aujourd' hui aussi connu ; et il me semble que dans une traduction où l' on veut plaire, le traducteur doit suppléer ainsi à la distance des tems, et tâcher toujours de rendre l' équivalent, aussi bien pour les faits que pour les pensées.

p48

C' est par cette raison que je n' ai pas traduit littéralement l' endroit de l' ode à Mécénas, où Horace parle des lapites, de l' yvresse d' Hylée et de la révolte des géans. J' ai suivi une excellente remarque de Monsieur Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu' Horace rassemble ne sont qu' une allusion aux guerres civiles, à la défaite d' Antoine et aux victoires d' Auguste, sans quoi le poète n' auroit pas eu raison de confondre ces fables avec des événemens de la république, et de les proposer ensemble à Mécénas comme le sujet de son histoire. Le sens caché d' Horace s' entendoit aisément par les romains, et ce détour même rendoit la louange beaucoup plus délicate, et faisoit une véritable beauté ; mais aujourd' hui il n' y a plus dans les paroles d' Horace que l' apparence d' un contre-tems ; ainsi j' ai cru devoir mettre à la place de l' allusion, les choses qu' elle faisoit penser, afin de rendre ma traduction aussi claire que l' ode pouvoit l' être du tems d' Horace.

J' ai pris encore en quelque autre endroit la liberté de changer le tour et la pensée d' Horace, pour un sens qui m' a paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire ; mais on nous doit pardonner ces hardiesses, pourvû qu' elles ne soient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le génie qu' un respect superstitieux pour l' original. Il est cause ordinairement

p49

qu' un traducteur idolâtre, pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautés de son auteur, n' en rend en effet aucune ; car il est impossible, sur-tout en vers, que toutes les circonstances d' une pensée passent avec un bonheur égal d' une langue dans une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importants, pour enchérir, s' il se peut, sur les essentiels, afin de rendre par ces compensations, plutôt le génie et l' agrément général, que le détail scrupuleux des phrases, toujours languissant et sans grace. C' est par-là qu' un traducteur peut être excellent ; c' est par-là qu' un lecteur équitable doit juger de son mérite.

Il m' a paru, en examinant les odes d' Horace, qu' il ne connoissoit pas, non plus que les grecs ses modèles, ou pour mieux dire, qu' il négligeoit aussi bien qu' eux un art que les lyriques modernes ont observé, et dont ils ont abusé même assez souvent ; c' est d' arranger tellement ses pensées dans chaque strophe, qu' il y ait une gradation de sens, et qu' elles finissent toujours par ce qu' il y a de plus vif, et de plus ingénieux. L' abus de cette méthode a produit les pointes, où l' on ne cherchoit qu' à surprendre et à éblouir l' esprit ; mais aussi en la négligeant, on perd un des plus sûrs moyens

p50

de plaire. Une bonne chose ne le paroît presque pas après une meilleure : au lieu qu' en changeant d' ordre, elles font l' une et l' autre leur impression ; et l' esprit parvenu ainsi par degrés à un sens complet et digne de son attention, se repose naturellement, avant que de passer à un autre. C' est ce repos que suppose la séparation des strophes ; et l' on comprend assez par-là qu' il y faut autant que l' on peut, et sans préjudice du bon sens, ménager une espèce de chute capable de causer quelque surprise, et de donner quelque exercice à l' esprit. C' est dans cette vûë que j' ai osé prêter quelques vers à Horace, pour fermer les strophes un peu plus à notre manière : car comme je l' ai déjà dit, toujours attentif à s' exprimer proprement et avec délicatesse, il ne s' embarrassoit pas d' ailleurs de cette gradation dont je parle ; il ne finissoit pas même toujours son sens avec la strophe, et il étoit obligé d' enjamber sur la suivante. J' ai peine à croire que ce ne fût pas-là un vrai défaut ; car la mesure de chaque strophe avoit sans doute été ordonnée pour l' agrément, et cette mesure étoit violée, lorsqu' un sens suspendu obligeoit d' y ajouter de nouveaux nombres ; ou si l' on ne faisoit aucune violence à la mesure, ce devoit être une fatigue pour l' esprit de se sentir arrêté

p51

sur un sens interrompu. Ce qui me confirme dans ma pensée, c' est qu' Horace est plus retenu sur cet usage, qu' il ne l' auroit été, s' il l' eût cru sans conséquence.

Je n' ai rien dit de Sapho ni d' Alcée, parce que leur caractère est déjà assez peint dans une des odes que j' ai traduites d' Horace.

Ainsi il ne me reste qu' à dire un mot de l' ode françoise, et des auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

Je ne remonterai que jusqu' à Ronsard ; peut-être est-ce déjà trop. Ses ouvrages ne sont plus lûs, et je ne crois pas que beaucoup de gens veuillent juger par leurs yeux de ce que j' en vais dire.

Cependant j' oserai avancer qu' il a imité Pindare, en homme qui connoissoit son modèle ; jusques-là que ce qu' il emprunte d' Horace devient pindarique entre ses mains. On retrouve par-tout dans ses odes ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores et ces expressions audacieuses, qui caractérisent le poète Thébain.

Il paroît même assez siasi de cet enthousiasme qui entraînoit Pindare ; et le mauvais succès de l' imitateur vient moins d' avoir mal suivi son modèle, que de n' avoir pas connu le génie de la langue françoise. Ronsard ne laissa pas d' être l' admiration

p52

de son siècle : mais sa gloire ne lui survêcut gueres, et il est enfin tombé dans un oubli, dont il n' y a pas d' apparence qu' il se relève.

Il est vrai que Pindare eut à peu près la même fortune ; et au rapport d' Athenée, du tems d' Eupolis le comique qui vivoit cent ans après ce poète, sa muse étoit déjà tombée dans le mépris ; mais elle reprit bientôt l' empire, que personne depuis n' a osé lui contester.

Il n' y a pas lieu d' espérer une pareille révolution pour Ronsard ; et d' autant moins, qu' il a été suivi d' un poète pour qui le bon goût a réuni tous les suffrages, et plus digne sans comparaison de servir de modèle à l' ode françoise.

Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonnables, et des expressions propres et naturelles ; car

pour ne pas entrer dans un trop grand détail,
je laisse Mainard et Racan, quoique
dans les odes du dernier il y ait beaucoup
de noblesse ; et dans celles de l' autre beaucoup
de netteté. C' est en quoi sur-tout excella
Malherbe. Son sens se présente de lui-même ;
et le tour heureux de ses phrases
met pour l' ordinaire sa pensée dans tout son
jour.

Quoique nourri des beautés des anciens,
il en a rarement paré ses ouvrages : content
de s' en être servi à se perfectionner le goût,

p53

il semble avoir songé dans la suite à les égaler
plutôt qu' à les imiter. Ses descriptions
sont vives, ses comparaisons justes et choisies,
ses figures variées ; mais il ne s' en permet
jamais de trop hardies ; et sage jusques
dans ses emportemens, comme l' a dit un
grand critique, il a presque toujours fait
voir qu' on peut être raisonnable, sans être
froid.

Je suis surpris cependant qu' après ses
stances sur les larmes de Saint Pierre, imitation
où il paroît adopter avec plaisir les
mauvaises pointes de son original, il ait pû
revenir si-tôt au judicieux et au vrai. Je sçais
bien que dans ses stances amoureuses, il en
est encore sorti plus d' une fois ; mais l' amour
étoit alors, et a été long-tems après,
l' écueil des poètes. Au lieu de sentimens
naturels, ils n' employoient que des pensées
subtiles et tirées qui n' éffleuroient pas seulement
le coeur. Voiture même n' est plus voiture
dans ses lettres amoureuses. Les auteurs
de son tems ne sçavoient que donner
la préférence à leurs maitresses sur l' aurore
et sur le soleil ; presque tous les ouvrages
de poésie rouloient sur cette seule idée ; et
je ne comprends pas comment on a pû remanier
tant de fois une pensée qui devoit
ennuyer dès la première.

Malherbe en matière d' amour, dit souvent
des choses aussi outrées. Je désespère

p54

de l'atteindre dans ses odes héroïques ;
mais je ne voudrais pas l'imiter dans ses
odes amoureuses : car j'appelle odes ce
qu'il n'a appelé que stances. Il croyoit
apparemment que l'ode ne convenoit qu'à de
grands sujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe
un défaut qui lui est commun avec la plupart
des auteurs : c'est de s'être loué lui-même
aussi fortement qu'il méritoit d'être
loué par les autres. Cet usage a commencé
avec les poètes, et on diroit qu'ils se sont
copiés depuis les uns les autres, pour célébrer
leur mérite et se couronner de leur propre
main. Ils félicitent le siècle qui les a vû
naître ; ils jouissent d'avance de l'admiration
de la postérité, et leurs ouvrages ne
craignent que les ruines du monde. Cela
est presque devenu le style de l'ode : les
bons et les mauvais auteurs l'emploient
également ; et moi-même, à proportion, je
suis tombé là-dessus dans les plus grands
excès. Mais je reconnois de bonne foi ma
faute ; et je tâcherai à l'avenir de faire mieux,
et de m'en piquer moins.

à en juger de sens froid, je ne sçaurois
croire que l'orgueil soit une bienséance de
la poésie. S'il met quelque feu dans un ouvrage,
et s'il fait regarder à de certaines
gens les poètes comme des hommes inspirés,
il les avilit à des yeux plus philosophes,

p55

qui les regardent comme des fous
yvres de leur art et d'eux-mêmes. Si cependant
le mérite peut excuser ce défaut,
Malherbe est assez justifié, puisque tout le
monde est convenu avec lui de la perfection
de ses vers : mais sa gloire en seroit-elle
moins grande, quand on ne le compteroit
pas lui-même au nombre de ses admirateurs ?
De quelque beauté pourtant que fussent
les vers de Malherbe, ils ne laisserent pas
de donner encore beaucoup de prise à la
critique. L'académie examina ses stances
pour le roi allant en Limosin : il n'y en eut
qu'une qu'elle admira toute entière. Les
autres furent toutes convaincuës de quelques
défauts ; et rien ne prouve mieux,
dit M Péllisson, que les vers ne sont jamais
achevés.

J' avois intérêt de rapporter cette circonstance ;
et je voudrais en effet que le lecteur
s' en souvînt à chaque faute qu' il remarquera
dans mes odes ; il en seroit plus
disposé à me faire grace.

Eh ! Le moyen que la mesure des vers,
la tyrannie de la rime, jointe sur-tout à la
contrainte de l' ode, ne nous arrachent
quelquefois un mot que nous sentons bien
n' être pas le plus juste, mais que nous nous
pardonnons en faveur de quelque beauté
que nous serions obligés de sacrifier avec lui ?

p56

C' est la meilleure excuse que je puisse
donner à des personnes que j' honore et qui
m' ont fait des critiques judicieuses, dont
je n' ai pû profiter. J' ose les assûrer que ce
n' est ni obstination, ni paresse ; mais l' impuissance
du poëte, et peut-être aussi celle
de l' art.

Au reste je ne ferai point ici d' avance l' apologie
de mes odes ; le public n' en jugeroit
pas plus favorablement. Je n' ai à le
prévenir que sur deux choses.

La première est une contradiction apparente
sur la fin du poëme épique, entre
mon ode du Parnasse et cette dissertation
même. J' ai avancé au commencement de
ce discours que le poëme n' avoit essentiellement
d' autre fin que de plaire ; au lieu
que dans l' ode je lui suppose le dessein
d' instruire. Mais il s' agissoit là de célébrer
les muses, j' y devois adopter des préjugés
qui leur font honneur ; ajoutez que la chose
est quelquefois véritable, et qu' il y a des
poëmes où l' on s' est proposé l' instruction.
Mais j' ai dû dire ici les choses précisément
comme elles sont, ou du moins comme je
les pense.

La seconde chose sur laquelle j' ai à prévenir
le lecteur, est mon audace poétique
dans l' ode de l' emulation. Quelques
gens pourroient croire d' abord que j' y manque
de respect aux anciens, et j' avoüe que

p57

cela me siérait moins qu' à aucun autre. Mais qu' on y prenne garde, je me tiens toujours dans de justes bornes : je relève les obligations qu' on a aux anciens, et je me contente d' animer les modernes à une émulation que je crois nécessaire, et sans laquelle le génie refroidi se contenteroit toujours du médiocre.

J' évite même d' entrer dans cette question si fameuse qui a fait une espèce de schisme dans les lettres. Je laisse à décider aux sçavans, qui l' emporte des anciens ou des modernes.

Ma hardiesse ne va qu' à poser pour principe la possibilité de surpasser nos maîtres ; et il me semble qu' on est enfin parvenu à en convenir : mais quand cette idée seroit aussi fausse qu' elle est vraie, l' illusion ne laisseroit pas d' avoir encore ses avantages. On fera toujours d' autant plus d' efforts pour atteindre les anciens, qu' on désespérera moins de les passer.

Je conviens que qui ne sçait pas les admirer où ils sont admirables, n' écrira jamais rien que de médiocre. Aussi n' est-ce pas contre une admiration éclairée que je m' élève, mais contre un sentiment aveugle que l' on s' impose sur la foi d' autrui, qui ne discerne point comment et jusqu' où les choses sont belles, et qui prodigue aux défauts mêmes les éloges qui ne sont dûs qu' aux vraies beautés. En un mot ce n' est point un

p58

préjugé légitime que je condamne, c' est un *joug* que je secouè ; et j' ai cru que cette expression devoit lever seule tous les scrupules. Qu' on me pardonne encore cette réflexion : ce qui choque le plus les partisans des anciens dans le jugement qu' on porte en faveur des modernes, c' est l' orgueil qu' ils en croyent la source. Ils regardent ceux qui portent ce jugement comme idolâtres d' eux-mêmes, et s' attribuant, au mépris des anciens, une force de raison et une supériorité de génie, qu' ils n' avoient pas. Tant pis pour ceux qui se séduiront si grossièrement : pour moi je comprends qu' on peut être modeste, en espérant de passer les anciens. Il resteroit encore assez de raisons de l' être pour ceux qui les passeroient en effet. Nous avons un avantage qui manquoit aux anciens,

puisqu' ils sont nos maîtres, et qu' ils
n' en ont pas eu, du moins d' aussi parfaits.
Un génie médiocre, formé sur leurs exemples,
peut tenir lieu du génie excellent qu' ils
ont eu sans autre secours ; et enfin la perfection
des ouvrages pourroit être de notre
côté, que l' avantage du mérite personnel seroit
encore du leur. L' émulation peut donc
subsister avec la modestie, et je demande
seulement qu' on nous la permette à cette
condition.
Je n' ai rien à dire sur mes autres odes,

p59

sinon que je les ai arrangées pour la variété.
Ainsi je finis en me faisant honneur auprès
du public, du succès qu' ont déjà eu plusieurs
des ouvrages que je lui offre. Le Parnasse,
les fanatiques, Astrée, l' homme, le
poème des apôtres, et celui du plaisir
sont déjà connus par le jugement qu' en a
porté l' académie des jeux floraux ; et l' ode
de la gloire et du bonheur du roi dans
les princes ses enfans, et celle de la sagesse
du roi supérieure à tous les événemens, ont
aussi pour elles le jugement de l' académie
françoise. Les suffrages de juges aussi éclairés
entraînent toujours l' approbation générale.
Je crains cependant d' être l' exception
de cette règle.
Je mets à la suite de mes ouvrages
deux odes françoises où l' on me louë,
et quelques traductions latines où l' on
m' embellit. Il y a un air de vanité à exposer
ainsi au public des témoignages si flateurs
pour moi ; et c' est là-dessus que j' ai
cru devoir me justifier.
Je ne prétens point me défendre d' une
sensibilité raisonnable : j' ai tâché d' y réduire
les premiers mouvemens que m' auroient
pû causer des éloges exagérés ; et c' est dans
cette disposition jointe à la reconnoissance,
que je les imprime. La plûpart ont déjà couru
dans le monde. On pourroit m' accuser
d' une indifférence superbe, si j' évitois de

p60

m' en faire honneur. Peut-être même jugera-t-on
sur ces ouvrages, que j' ai eu moins
à combatre la crainte de paroître vain, que
celle d' être effacé par ceux qui me loüent.
C' est un risque que je cours avec plaisir ; et
la reconnoissance d' un auteur ne sçauroit
gueres aller plus loin.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)